

Le libertaire

hebdomadaire

Les anarchistes veulent instaurer un milieu social qui assure à chaque individu le maximum de bien-être et de liberté individuelle à chaque époque.

ABONNEMENTS POUR LA FRANCE

Un an.....	8 francs
Six mois.....	4 —
Trois mois.....	2 —

REDACTION ET ADMINISTRATION

PARIS — 69, Boulevard de Belleville, 69 — PARIS

Adresser tout ce qui concerne la Rédaction à l'Administrateur Content

ABONNEMENTS POUR L'EXTÉRIEUR

Un an.....	10 francs
Six mois.....	5 —
Trois mois.....	2 fr. 50

Le principe anarchiste

À ses débuts, l'Anarchie se présentait comme une simple négation. Négation de l'Etat et de l'accumulation personnelle du Capital. Négation de toute espèce d'autorité. Négation encore des formes établies de la Société, basées sur l'injustice, l'égoïsme absurde et l'oppression, ainsi que de la morale courante, dérivée du Code romain, adopté et sanctifié par l'Eglise chrétienne. C'est sur une lutte, engagée contre l'autorité, née au sein même de l'Internationale, que le parti anarchiste se constitua comme parti révolutionnaire distinct.

Il est évident que des esprits aussi profonds que Godwin, Proudhon et Bakounine, ne pouvaient se borner à une simple négation. L'affirmation — la conception d'une société libre, sans autorité, marchant à la conquête du bien-être matériel, intellectuel et moral — suivait de près la négation : elle en faisait la contre-partie. Dans les écrits de Bakounine, aussi bien que dans ceux de Proudhon, et aussi de Stirner, on trouve donc des aperçus profonds sur les fondements historiques de l'idée anti-autoritaire, la partie qu'elle a jouée dans l'histoire, et celle qu'elle est appelée à jouer dans le développement futur de l'humanité.

« Point d'Etat », ou « point d'autorité », malgré sa forme négative, avait un sens profond affirmatif dans leurs bouches. C'était un principe philosophique et pratique en même temps, qui signifiait que tout l'ensemble de la vie des sociétés, tout, depuis les rapports quotidiens entre individus jusqu'aux grands rapports des races par-dessus les Océans, — pouvait et devait être réformé, et serait nécessairement réformé, tôt ou tard, selon les grands principes de l'Anarchie — la liberté pleine et entière de l'individu, les groupements naturels et temporaires, la solidarité, passée à l'état d'habitude sociale.

Voilà pourquoi l'idée anarchiste apparaît du coup grande, rayonnante, capable d'entrainer et d'enflammer les meilleurs esprits de l'époque. Disons le mot : elle était philosophique.

Aujourd'hui on rit de la philosophie. On n'en rit cependant pas du temps du *Dictionnaire philosophique* de Voltaire, qui, en mettant la philosophie à la portée de tout le monde et en invitant tout le monde à acquérir des notions générales de toutes choses, faisait une œuvre révolutionnaire, dont on retrouve les traces, et dans le soulèvement des campagnes, et dans les grandes villes de 1793, et dans l'entraînement passionné des volontaires de la Révolution. À cette époque-là, les affamés redoublaient la philosophie.

Mais les curés et les gens d'affaires, aidés des philosophes universitaires allemands, au jargon incompréhensible, ont parfaitement réussi à rendre la philosophie inutile, sinon ridicule. Les curés et leurs adeptes ont tant dit que la philosophie c'est de la bêtise, que les athées ont fini par y croire. Et les affairistes bourgeois, — les opportunités blanches, bleus et rouges — ont tant ri du philosophe que les hommes sincères qui ne entendent et qui, malgré cela, pour cela même fut toujours foulée aux pieds !

— Mais ce n'est pas tout.

Depuis que la division entre le parti de la liberté et le parti de la coédition devient de plus en plus prononcée, c'eut-elle si crampone de plus en plus aux formes mourantes du passé.

Il sait qu'il a devant lui un principe vainqueur, capable de donner une force irrésistible à la révolution, si un jour il est bien compris par les masses. Et il travaille à s'emparer de chacun des courants qui forment ensemble le grand courant révolutionnaire. Il cherche à s'emparer de la révolte ouvrière contre le patronat qui se produit dans le monde entier.

Et au lieu de trouver dans les socialistes moins avancés que nous des adversaires, nous trouvons en eux, dans ces deux directions, un adversaire adroit, s'appuyant sur toute la force des préjugés acquis, qui fait dévier le système dans des voies de traverse et qui finira par effacer jusqu'au sens socialiste du mouvement ouvrier, si les travailleurs ne s'en aperçoivent à temps et n'abandonnent pas leurs chefs d'opinion actuels.

L'anarchiste se voit ainsi forcé de travailler sans relâche et sans perte de temps dans toutes ces directions. Il doit faire ressortir la partie grande, philosophique du principe de l'Anarchie. Il doit l'appliquer à la science, car par cela, il aidera à remodeler les idées : il entamera les mensonges de l'histoire, de l'économie sociale, de la philosophie, et il aidera à ceux qui le font déjà, souvent inconsciemment, par amour de la vérité scientifique, à imposer le cachet anarchiste à la pensée du siècle.

Il a à soutenir la lutte et l'agitation de tous les jours contre oppresseurs et préjugés, à maintenir l'esprit de révolte partout où l'homme se sent opprimé et possède le courage de se révolter.

Il a à déjouer les savantes machinations de tous les partis, jadis alliés, mais

ÉCHOS & GLANES

M. Merrheim est-il un agent du Comité des Forges ?

Encore une

Pour une conduite de Grenoble, c'en fut une, c'est du moins ce que le gros Renaudel a dit en pensant.

Figurez-vous que ce traitre à la classe ouvrière était venu à Vienne le 13 avril pour faire une conférence, mais il paraît qu'à Vienne on sait distinguer entre les bons et les mauvais bergers, et c'est par une foule de 3.000 personnes que le social patriote Renaudel fut sufflé, huit et que rebond et confus il dut se réfugier.

Il paraît que les exploités viennois ont marqué les traits à l'encre rouge.

Désidément le vent tourne, Messieurs Renaudel, Thomas, Jouhaux et consorts.

VIE CHÈRE

Tout augmente. Même les douzeurs et le plaisir. Allez plutôt à la Foire du Trône pour constater.

Les marmots des faboureaux ne s'étouffent pas, cette année, avec le pain d'épices. Le cochon traditionnel dont, pour quelques sous, nous régalaient notre enfance, atteint des prix fabuleux : 1 fr. 50. Le mauvais nougat à deux sous, se pâte huit.

Aussi que de convoitises de bambins n'ont été assurées... qu'avec les yeux.

Et que de soupirs de regret ont griffé la poitrine des mères devant la bourse plate de la maman et le prix affiché des manèges. Deux francs le tour de vaches ou de cochons, d'autos ou d'aéros. Et davantage encore ces belles montagnes russes qui portent toutes dorées les armories du Rêve.

Il échange du mineraux de Brey contre du coke de Westphalie ;

Intégration intime des métallurgies de Brey et de Lorraine annexée ;

Chevanchement capitaliste sur la frontière de l'Est, celle-ci ne jouant que comme barrière douanière : le marché intérieur absorbant toute la production française de fonte et d'acier ; maîtrise de ce marché par les sidérurgistes qui prélevent des bénéfices unitaires (récentes déclarations de M. Loucheur) doubles des bénéfices prélevés par les Allemands sur le marché mondial.

Merrheim n'ignore pas que cette métallurgie augmente sa production d'année en année et dans des proportions qui eussent bientôt dépassé la capacité d'absorption du marché national...

Il n'ignore pas que des consortiums sidérurgiques puissants ont obtenu des concessions houillères dans le Nord et la Passion-Calais, dans le Limbourg belge.

Il sait que ces manœuvres d'intégration auront pour double effet de soustraire au marché intérieur par des cartels et d'accroître considérablement le tonnage annuel de production de fonte-surproduction qui devra nécessairement trouver au dehors son équilibre à la condition préalable condition sine qua non ! — que le dumping allemand soit abattu.

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il répète Merrheim, des l'origine, à propos de la guerre capitaliste et français du conflit. Il ne souffle mot.

Bienôt cependant la bataille prend une tourmente indécise. C'est la guerre de tranchées, guerre d'usure et de grignotements. L'issue en est douteuse. La victoire apparaît problématique. Un revirement se produira parmi la Haute Métallurgie, on en reviendra au moins au statu quo ante économique.

Après tout, ce régime n'était pas si mauvais, puisque, « protégés sur le marché intérieur par des tarifs de douane savamment élaborés dans l'ensemble et qui en écartaient la concurrence germanique, nos sidérurgistes pouvaient bénéficier, pour l'exportation, de tout le système allemand de cartels et de primes en établissant sur le territoire d'Empire des usines de production leur appartenant en propre ou possédées par des Sociétés franco-allemandes (M. Allassac).

Des suggestions viennent d'Allemagne.

Elles ne sont pas sans intérêt ; on les accueille avec sympathie. Brey sera épargné. Les usines ne seront pas détruites.

On projette d'englober Brey, Thionville, le Luxembourg en une sorte d'Etat unique.

C'est la thèse connue sous le nom d'« Extériorisation du bassin de Brey ».

Je cite M. F. Honore (Illustration, novembre 1916) :

« En ce moment, nos maîtres de Forges se préoccupent des difficultés que créerait à leur industrie le retour à la France des pays annexés. »

« Nous produisions avant la guerre 5 millions de tonnes de fonte, dont nous exportions 250.000 tonnes. On se demande si nous pourrons exporter le supplément de fonte fabriquée dans l'ensemble annexé. Ce supplément est égal à notre production, il consomme environ 15 de 25 millions de tonnes de minerai que nous recevrons. D'autre part, nos sidérurgistes souhaitent une combinaison empêchant leurs confrères — les uns Allemands, les autres bons Français — de les concurrencer dès le lendemain de la guerre ! »

MART-CELL

aujourd'hui hostiles, qui travaillent à faire dévier dans des voies autoritaires, les mouvements nés comme révolte contre l'Oppression du Capital et de l'Etat.

Et enfin, dans toutes ces directions il a à trouver, à deviner par la pratique même de la vie, les formes nouvelles que les groupements, soit de métier, soit territoriaux et locaux, pourront prendre dans une société libre, affranchie de l'autorité des gouvernements et des affaires.

La grandeur de la tâche à accomplir n'est-elle pas la meilleure inspiration pour l'homme qui se sent la force de lutter ? N'est-elle pas aussi le meilleur moyen pour apprécier chaque fait, si quelqu'un qui nous ont adressé leurs amis qui nous ont adressé leurs commandes. Aussi nous prions les groupes et les organisations qui voudraient

M. Merrheim est-il un agent du Comité des Forges ?

Reportons-nous en arrière de quelques années.

M. Merrheim utilise ses loisirs confédéraux à s'instruire, à documenter sur les choses de la métallurgie. Il connaît sa partie à fond. Il découvre l'Oeuverte ; il découvre le Maroc. Avec la collaboration libérale de Delaisi, il dénonce la Guerre qui vient et mène campagnes de presse contre le Maroc.

Il connaît les usines et les responsabilités de la guerre au point de vue métallurgiste français.

Il sait les conditions spéciales — les caractéristiques — de la métallurgie française :

— l'exploitation de charbon, pléthora de mineraux ;

— l'échange du mineraux de Brey contre du coke de Westphalie ;

— l'interénétration intime des métallurgies de Brey et de Lorraine annexée ;

— le chevanchement capitaliste sur la frontière de l'Est, celle-ci ne jouant que comme barrière douanière : le marché intérieur absorbant toute la production française de fonte et d'acier ; maîtrise de ce marché par les sidérurgistes qui prélevent des bénéfices unitaires (récentes déclarations de M. Loucheur) doubles des bénéfices prélevés par les Allemands sur le marché mondial.

Il ignore que cette métallurgie augmente sa production d'année en année et dans des proportions qui eussent bientôt dépassé la capacité d'absorption du marché national...

Il ignore que des consortiums sidérurgiques puissants ont obtenu des concessions houillères dans le Nord et la Passion-Calais, dans le Limbourg belge.

Il ignore que cette métallurgie française place dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il sait que la guerre capitaliste et française, c'est-à-dire la guerre entre les deux nations, est une guerre de fer et d'acier.

Il voit la métallurgie française placée dans les derniers mois, de quantités de fer brut qui atteignent au moins 4 millions de kilos par jour ; on n'a pas à ce sujet de chiffre exact, mais si la production de fer brut et d'acier n'avait pas été double de peu, il n'aurait pas été possible de faire une idée antérieure.

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1916).

Il voit la métallurgie française placée dans une impasse d'où elle ne pourra sortir que par la guerre (F. Honore, Illustration, 15 novembre 1

Via Ouvrière, le Max Hoschiller du *Temps* est le camarade Victor Roudine. Pour Merheim, Victor Roudine est un « copain ». Et c'est Merheim qui a fourni les éléments de son article à Max Hoschiller, alias Victor Roudine.

Mais qui donc a fait entrer cet Hoschiller, ce Roudine, cet « anarchiste », ce « médeque » à la rédaction du *Temps*, l'organe le plus grave, le plus sérieux, le plus représentatif de la bourgeoisie traditionnelle française ? X... Derrière cet X... mystérieux, n'y a-t-il pas quelque personnalité influente et imposante de certain clan métallurgiste intégrée au Comité des Forges ?

Je constate qu'au moment où la lumière aurait pu être faite sur les raisons qui empêchaient toute offensive en direction de Brie, qui évitaient tout bombardement aux établissements sidérurgiques de la Meurthe-et-Moselle, siége de notre Comité des Forges, intensivement mis à profit par l'industrie de guerre allemande — inertie criminelle qui a prolongé la tuerie de deux ans et coûté la vie à des centaines de milliers — la seule voix qui se soit élevée avec autorité pour légitimer cette inertie désastreuse — a été la voix de M. Merheim, s'imposant, par le truchement de Max Hoschiller, du haut d'une tribune bourgeoisie retentissante.

Je pourrais m'en tenir là.

J'ai posé la question : M. MERHEIM EST-IL UN AGENT DU COMITÉ DES FORGES ? Je crois avoir fourni à cette question les éléments d'une réponse sincère.

Ma prétention ne va pas plus loin.

En tant que chef syndicaliste responsable, M. Merheim relève incontestablement de la justice syndicale. Je le livre à cette justice.

Qu'il me soit cependant permis de dire, en finissant, l'étonnante que j'ai éprouvée à l'avènement de Clemenceau. Je craignais pour M. Merheim qu'il ne fût embauché sans autre forme de procès... et l'ai eu la stupéfaction de le voir se rapprocher du Cuivre au point de gravir périodiquement les marches ministérielles et d'être introduit, presque officiellement, au Palais-Bourbon.

La grève acrée du Tige s'est donc faite de velours. Pourquoi ?

Qui a plaidé le pardon du pêcheur zim-méridien ?

Qui a obtenu pour M. Merheim l'obé-dience gouvernementale ? Qui ? Encore un X... Cet X... énigmatique ne cachera-t-il pas une personnalité éminente de ce même clan métallurgiste dont il a été parlé plus haut ?

Les influences salutaires qui se sont exercées en faveur du secrétaire ouvrier de Métaux ne se démontent pas du même ordre que celles qui ont décidé la nomination de Millerand, avocat en titre du Comité des Forges, au poste de Gouverneur des postes de la Minette ?

Nous savons désormais que les affaires du Comité des Forges — il n'est pas de scandale qui tienne — sont en bonne voie et en évènements majeurs, politiquement, diplomatiquement et économiquement parlant.

Tout s'est arrangé pour le mieux. Le soleil de la Victoire monte à l'horizon doré. Il ne faudrait pas que des nuages viennent ternir prématièrement l'éclat de ce soleil. Il importe de fixer l'avenir dans un cadre de paix sociale.

De la ces contrats collectifs. De là ces huit Heures que l'on offre comme un plat d'Etat à la classe ouvrière, en échange de son esprit de révolte, en échange de son envie d'émancipation intégrale.

Pour ce trafic, je ne suis pas surpris, je le confesse, de rencontrer en première ligne M. Merheim.

Si j'ai un reproche à faire, c'est au typographe du journal *l'Humanité* que je l'adresserai. Pourquoi diable a-t-il fait figurer au bas du pacte d'alliance Merheim-Comité des Forges — ou Merheim-de-Wendel, le pseudonyme, anodin, bourgeois, insignifiant *Bevendel ? Bevendel !* Je vous demande un peu. Qui donc distinguera, sous cette flatulence, le Roi de l'Acier DE WENDEL, le Magnat de l'industrie franco-allemande, régent de la Banque de France — le DE WENDEL des Mines de Manche, tout, Hatrice, Bois-d'Avril, en Meurthe-et-Moselle, de Moyenval, Hayange, etc., en Lorraine annexée de Saint-Étienne en Espagne et de la Compagnie franco-marocaine ; le DE WENDEL des bouteilles de la Sarre et de la Rhin, le DE WENDEL des établissements (allemands) de Hayange et de Moyenval, des établissements (français) de Jœuf — le DE WENDEL président du Comité des Forges ?

C'est pourtant bien de lui qu'il s'agit.

Il importe qu'on le sache et qu'on s'en souvienne.

Rhillon.

Amnistie complète

Amnistie !... Amnistie !...

C'est le cri poussé, depuis l'armistice, par des milliers de familles qui ont un des leurs dans les sombres bastilles de notre République troisième. C'est le cri de tous les malheureux qui souffrent dans les « Mitrads » des prisons militaires, tout paternel, est une amère dérisoire.

Geste admirable de clémence et de générosité, proclame le parlementaire attendri. D'abord il ne s'agit pas de clémence et de générosité. Il s'agit de donner au prolétariat une satisfaction qu'il exige, l'amnistie militaire et politique complète et non point

les instruments de mort et de rapin du militarisme qui n'est que le sous-ordre de la caste capitaliste.

Pour avoir refusé de tuer, — ce qui est une noble action — pour avoir été humains ; certains ont été fusillés : d'autres plus chardans, ou ayant comparé devant les six guinguols d'un conseil de guerre quelconque, s'en tireront avec cinq ou dix ans de prison ou de Travaux Publics.

Le Régime auquel sont soumis tous ces emprisonnés est ignoble ; nourriture insuffisante, travail forcé, pas d'hygiène, vaincu parqués dans des chambres ou des baraquements trop exigus, nombreux sont ceux qui sont atteints de tuberculose. Déprimés, anémisés par ce régime, digne de l'inquisition améniste, combien sont morts des épidémies de choléra ? Un exemple : la prison militaire de Clermont-Ferrand, sur cinq cents détenus, cinquante moururent dans un mois.

Le prolétariat indigné, et il n'est que tout, contre tous ces crimes veut lui aussi l'amnistie pour libérer tous ses enfants et les militants victimes de la répression gouvernementale.

Les Pantins de la Chambre, sous la poussée populaire vont enfin bientôt discuter de cette loi, déposée depuis longtemps, par Paul Meunier, mais vont-ils pousser l'infamie jusqu'à adopter, dans son entier, l'article premier du projet, qui exclut du bénéfice de l'amnistie les insoumis dont l'insoumission n'a pas pris fin avant l'insoumission et les déserteurs dont l'absence a été de plus de six mois ? Si oui, que va-t-il advenir ?

On va laisser dans les bagnes une quantité de malheureux qui ont six ou sept ans, et plus, d'esclavage sous le harnais militaire.

Est-ce que les parents, les femmes, les camarades de ces victimes de la barbarie capitaliste, vont se faire dévorer cette iniquité ? Non ! je l'espère. Ceux ayant déserté quelques jours, pour faire la bombe ou par égoïsme, ont presque tous bénéficié de suspension de peine : mais ceux ayant revendiqué hautement leur droit, devant le conseil de guerre, n'ayant pas voulu s'abaisser à se faire pister par les machines à écrire du Palais Bourbon, ceux-là ont été marqués à l'encre rouge (antimilitaristes, révolutionnaires, anarchistes) et sont toujours dans les geôles.

Le 1^{er} mai est proche, préparons-nous donc à donner à cette manifestation ouvrière toute l'ampleur nécessaire. Le 7 avril, la classe ouvrière parisienne donne un premier avertissement à nos dirigeants. Le 1^{er} mai 1919, tous les producteurs sans exceptions doivent échapper et casser leurs espoirs d'une société nouvelle.

Après la boucherie sanglante de 1914-18, les travailleurs doivent combattre tout danger de guerre future en empêchant par la Révolution internationale, d'écrasant les frères de Russie et d'autre-Rhin qui luttent pour imprimer la société communiste universelle.

Le but que s'étaient proposés les gouvernements cosmopolites, de faire massacrer l'élite de la classe ouvrière consciente n'a pas été atteint, et si nous avons eu à déplorer la mort de bons militants, il en reste d'autre qui ne demandent qu'à recommencer la lutte, mais cette fois contre le Capitalisme.

L'univers s'agit de plus en plus, les trônes s'effondrent les uns après les autres dans la tourmente révolutionnaire, les guerriers autocrates ou bourgeois tremblent et cherchent à calmer les esprits surveillés en lâchant aux peuples quelques semaines de réformes, comme par exemple la journée de 8 heures.

29 lignes censurées

Abandonnons les renégats du syndicalisme et du socialisme et profitons du mécontentement général occasionné par la guerre pour monter au peuple le cancer qui le ronge et par de petites causeries, conférences et journaux indiquons-lui le remède qui rénovera la société. Ne restons plus divisés sur des questions de formules, sachons coordonner tous nos efforts vers un seul et unique but : l'instauration d'une société communiste internationale.

R. Le Berre.

Propos d'un provincial

Je viens de lire avec attention sur le *Journal du Peuple*, et sur *l'Humanité*, le compte rendu du Congrès socialiste de la Fédération de la Seine, je suis sorti de cette lecture, indigné et déçue.

Voici, d'après le *Journal du Peuple*, ce qu'a dit le député Mayeras :

« Adhérer à la troisième Internationale, dit-il, c'est se faire représenter à Moscou par Guillebaud. Or, Guillebaud n'est pas socialiste ; il est anarchiste ; et je considère les anarchistes comme des pires ennemis du socialisme. L'unité a fait fusiller, et il a bien fait. »

C'est bien ! Nous savons maintenant à quoi nous en tenir, à vrai dire, nous le savions depuis longtemps. Nous savions bien dans quelle estime nous tenions ces messieurs, élus (les élus, surtout, et aussi ceux qui veulent l'être).

Si un jour M. Mayeras forme un gouvernement (cela ne saurait tarder) qu'est-ce que nous prendrons pour notre rhume ? — J'aimerais, cependant, savoir, ce que pensent de ces déclarations que nous avons le droit de croire aussi franches, qu'elles sont peu ambiguës, nos ex-comarades Dumois et Loriot.

M. Mayeras préfère Grumbach (Homo) à Guillebaud, c'est son affaire, mais le contraire m'étonnerait ; ces messieurs font surtout de la cuisine et Homo est un maître-sauvage dans l'art du socialisme patriotico-opportuniste.

Ah, pauvre Jean de Saint Prix ! que *l'Humanité* eut l'audace de présenter comme socialiste au bas de la chance de mourir de la belle mort ! — Et toi Cottin, — si tu apprends ce que pensent de nous les minoritaires rouges, ne s'ouvriras-tu pas, que la réclusion est préférable à l'obligation de vivre parmi ces gens-là ?

Et vous, France, Pierrot, Reclus, et vous tous, copains anarchistes, qui voulez ardemment, sincèrement, croire à la 3^e Internationale, que pensez-vous de ces propos ?

— Ce que M. Mayeras ne pardonne pas à Guillebaud, c'est de n'être qu'un homme, un homme seul, dans le désert

des convictions, un homme qui n'était ni membre de la C. G. T. de Jouhaux, ou du P. S. U. de Renaudel, Thomas, Compère ou Mayeras ! et d'avoir parlé au nom du prolétariat français.

Si M. Renaudel avait été en Russie, ou MM. Mayeras, ou Fressard, ils auraient eu le droit de parler au nom du prolétariat. — Les gourdes, les froussards, les lâches, les bavards ont tous leurs droits, pourvu qu'ils soient immatériels.

M. Longuet, lui, ne veut pas recevoir de leçons d'un littérateur anarchiste qui n'a aucune autorité pour en donner.

M. Longuet lui a cette qualité, il peut paraître à ses yeux dans la mare aux contradictions centristes, aux grumeaux, aux affirmations, il est petit-fils de Marx, il est lâche.

Nous ne sommes rien, nous ne représentons rien ! Qu'irions-nous faire dans la galère sociale ?

— Marie Mayaux ! Il y a quelques jours, vous me disiez, avec votre voix insinuante et douce : *Vous devriez entrer dans la 3^e Internationale !* et ma foi plus j'y réfléchissais, plus j'adhérais à votre point de vue : — J'avais même donné mon nom à la mairie à seuls fin d'aller voter.

— M. Longuet — Non, l'argent que tu dis avoir remis à un camarade n'a pas été apporté à Haussard. — Il y a à le faire pour tel journal.

Croix — Réunion de camarades chez Haussard, mardi 27 avril 1919, à 14 h. — LA REVUE ROUGE

De Fernand JACÉ
Revue sociale en deux actes, un prologue et onze tableaux
Interprétée par le groupe théâtral

PETITE CORRESPONDANCE

Nénette — Non, l'argent que tu dis avoir remis à un camarade n'a pas été apporté à Haussard. — Il y a à le faire pour tel journal.

Croix — Réunion de camarades chez Haussard, mardi 27 avril 1919, à 14 h. — LA REVUE ROUGE

De Fernand JACÉ
Revue sociale en deux actes, un prologue et onze tableaux
Interprétée par le groupe théâtral

PETITE CORRESPONDANCE

Nénette — Non, l'argent que tu dis avoir remis à un camarade n'a pas été apporté à Haussard. — Il y a à le faire pour tel journal.

Croix — Réunion de camarades chez Haussard, mardi 27 avril 1919, à 14 h. — LA REVUE ROUGE

De Fernand JACÉ
Revue sociale en deux actes, un prologue et onze tableaux
Interprétée par le groupe théâtral

PETITE CORRESPONDANCE

Nénette — Non, l'argent que tu dis avoir remis à un camarade n'a pas été apporté à Haussard. — Il y a à le faire pour tel journal.

Croix — Réunion de camarades chez Haussard, mardi 27 avril 1919, à 14 h. — LA REVUE ROUGE

De Fernand JACÉ
Revue sociale en deux actes, un prologue et onze tableaux
Interprétée par le groupe théâtral

PETITE CORRESPONDANCE

Nénette — Non, l'argent que tu dis avoir remis à un camarade n'a pas été apporté à Haussard. — Il y a à le faire pour tel journal.

Croix — Réunion de camarades chez Haussard, mardi 27 avril 1919, à 14 h. — LA REVUE ROUGE

De Fernand JACÉ
Revue sociale en deux actes, un prologue et onze tableaux
Interprétée par le groupe théâtral

PETITE CORRESPONDANCE

Nénette — Non, l'argent que tu dis avoir remis à un camarade n'a pas été apporté à Haussard. — Il y a à le faire pour tel journal.

Croix — Réunion de camarades chez Haussard, mardi 27 avril 1919, à 14 h. — LA REVUE ROUGE

De Fernand JACÉ
Revue sociale en deux actes, un prologue et onze tableaux
Interprétée par le groupe théâtral

PETITE CORRESPONDANCE

Nénette — Non, l'argent que tu dis avoir remis à un camarade n'a pas été apporté à Haussard. — Il y a à le faire pour tel journal.

Croix — Réunion de camarades chez Haussard, mardi 27 avril 1919, à 14 h. — LA REVUE ROUGE

De Fernand JACÉ
Revue sociale en deux actes, un prologue et onze tableaux
Interprétée par le groupe théâtral

PETITE CORRESPONDANCE

Nénette — Non, l'argent que tu dis avoir remis à un camarade n'a pas été apporté à Haussard. — Il y a à le faire pour tel journal.

Croix — Réunion de camarades chez Haussard, mardi 27 avril 1919, à 14 h. — LA REVUE ROUGE

De Fernand JACÉ
Revue sociale en deux actes, un prologue et onze tableaux
Interprétée par le groupe théâtral

PETITE CORRESPONDANCE

Nénette — Non, l'argent que tu dis avoir remis à un camarade n'a pas été apporté à Haussard. — Il y a à le faire pour tel journal.

Croix — Réunion de camarades chez Haussard, mardi 27 avril 1919, à 14 h. — LA REVUE ROUGE

De Fernand JACÉ
Revue sociale en deux actes, un prologue et onze tableaux
Interprétée par le groupe théâtral

PETITE CORRESPONDANCE

Nénette — Non, l'argent que tu dis avoir remis à un camarade n'a pas été apporté à Haussard. — Il y a à le faire pour tel journal.

Croix — Réunion de camarades chez Haussard, mardi 27 avril 1919, à 14 h. — LA REVUE ROUGE

De Fernand JACÉ
Revue sociale en deux actes, un prologue et onze tableaux
Interprétée par le groupe théâtral

PETITE CORRESPONDANCE